

Jérôme Lambert

Mardi maudit

Neuf de l'école des loisirs



Le livre

Lucien n'aime pas grand-chose, dans la vie, à deux exceptions près : son amoureuse Fatou et son ami Croûton. En tête de la longue liste des choses qu'il n'aime pas, il y a le lundi. Et le lundi risque bien d'être détrôné par le mardi. Car ce matin où la vie de Lucien bascule, ce matin apparemment comme tous les autres dont Lucien aurait pourtant dû se méfier, est précisément un mardi. Un vrai mardi maudit.

Tout d'abord, Fatou que Lucien aime tant, et dont il se croyait tant aimé, prononce sept mots terribles. Des mots qui vont tout changer. Ensuite, sa Mamie, qui a soixante-neuf ans, annonce qu'elle va se marier. Il n'est pas exclu qu'elle soit devenue folle. La conséquence de tout cela, c'est que Lucien va se brouiller avec Croûton, oui Croûton, son ami de toujours, le seul garçon de quatrième qui puisse parler de ses peluches sans être ridicule. Le mariage de Mamie est prévu pour mardi prochain. La séparation avec Fatou aussi. Croûton est aux abonnés absents.

Courage, Lucien, il te reste cinq jours pour vaincre cette malédiction.

L'auteur

Jérôme Lambert est né à Nantes en 1975 et vit aujourd'hui à Paris où il travaille à présent dans l'édition. Tout en lisant beaucoup, il traduit les auteurs qu'il aime (comme Chaim Potok et Jerry Spinelli) et écrit à son tour. Outre ses livres à *l'école des loisirs*, il a publié deux romans *La Mémoire neuve* en 2003 et *Finn Prescott* en 2007 aux éditions de l'Olivier.

« Jérôme Lambert a le chic pour dire avec humour et élégance, les tourments de l'adolescence, l'embarras de soi-même et de son corps, le sentiment, toujours, d'être comme une mouche dans un bol de lait. »

Michel Abescat, *Télérama*

Jérôme Lambert

Mardi maudit

Neuf

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Dans la vie il faut savoir dire non.

C'est une phrase de mamie.

Elle ne l'a sans doute pas inventée toute seule, mais c'est de sa bouche que je l'ai entendue pour la première fois. Je devais avoir cinq ans et je m'en souviens encore.

Huit ans plus tard, cette phrase est devenue ma ligne de conduite : je dis non à tout ce que je n'aime pas. Je fais le tri et je garde uniquement ce que j'aime. Comme pour un déménagement ou une grande braderie.

Régulièrement, je pose mentalement tout ce que je connais sur une grande (très grande) table imaginaire et je sélectionne : les gens de ma famille, les filles et les garçons du collège, les profs, la nourriture, la boisson, les vêtements, les films, la musique, les jeux... TOUT est passé au peigne fin.

C'est pour cette raison que je suis un garçon de quatrième équilibré et particulièrement mûr pour mon âge.

Tout ce que je viens de dire est faux.

La vérité, c'est que je n'aime pas grand-chose, presque personne et presque jamais. Cela fait un moment que ça dure et je ne vois pas quand ça changera. Mamie utilise une autre expression pour me décrire : une tête de lard. Je ne sais pas à quoi ressemble exactement une tête de lard, mais quelque chose me dit que ça ne doit pas être très beau à voir.

Il y a pourtant une exception dans ma vie. Cette exception me dépasse d'une tête, elle est couverte de perles multicolores, de barrettes et de bracelets étincelants, elle sent bon la vanille et respire la douceur, mais, elle aussi, est capable de planter son poing dans le ventre de ceux qui la cherchent de trop près. Cette exception éclabousse tout le monde avec son rire qui ressemble à de la lumière.

Cette exception s'appelle Fatou et je suis

amoureux d'elle. C'est mon talon d'Achille, ma petite faiblesse, la faille dans mon armure, mon cheval de Troie à moi. Fatou est également amoureuse de moi, ce qui simplifie les choses. En amour, la condition indispensable pour ne pas être malheureux comme les pierres, c'est d'être aimé en retour par la personne qu'on aime. Ça peut paraître idiot de le préciser, mais on l'oublie trop souvent. À mon avis, beaucoup de problèmes dans le monde seraient évités si on obéissait à cette règle d'or (et j'y inclus les guerres civiles et certaines crises économiques). Je connais malheureusement des gens qui sont amoureux d'une personne qui ne les aime pas. Mon meilleur ami, par exemple, passe totalement inaperçu aux yeux des personnes dont il s'éprend. Si Croûton (non, ce n'est pas son vrai nom) est un garçon doué, intelligent, sensible, original et unique, il n'a pas de chance côté cœur.

En revanche il a la chance d'être la deuxième exception de ma vie puisque nous nous connaissons depuis le CP et que je l'aime comme un

frère. Plus qu'un frère. Mieux qu'un frère. Comme un ami.

Mais à part Croûton et Fatou, je dois me rendre à l'évidence et le confesser : je n'aime rien ni personne.

Soyons honnêtes : si je faisais une enquête autour de moi, je me rendrais vite compte que les gens ne m'aiment pas non plus. Et même si c'est sans doute la deuxième cause de beaucoup de problèmes dans le monde (guerres civiles et crises économiques toujours comprises), je ne peux pas leur en vouloir.

Mais par-dessus tout, comme tout collégien normalement constitué, j'aime pas le lundi.

Je croyais que ça s'arrêtait là.

MARDI

Le début de la fin de ma vie

Tout a commencé par un matin comme tous les autres.

Suis-je le seul à remarquer que les choses terribles arrivent toujours « par un matin comme tous les autres » ? Les massacres collectifs, les attentats dans les aéroports, les interrogos surprises et tout le reste. Ce serait trop facile si on était prévenu dès le début de la journée. Par exemple, si au lieu de voir s'afficher l'heure, on voyait sur son réveil clignoter « Attention journée pourrie ! Reste au lit ». Ou bien si on pouvait lire dans notre bol de céréales le mot « DANGER » à la surface du lait.

Mais nous ne sommes pas chez Harry Potter et les choses terribles ne s'annoncent jamais en fanfare ni à vol de chouettes. Elles se contentent de nous tomber dessus sans crier gare. Tous les drames du monde commencent par un de ces maudits matins comme tous les autres.

Mon conseil : méfiez-vous des matins comme tous les autres. Ce sont les pires.

C'est donc par un mardi apparemment ordinaire au collège Rosa Bonheur que mon destin a basculé. Et il suffit parfois de sept mots pour faire rouler de noirs nuages dans les cieux et remplir nos fronts de funestes pensées. Avant de poursuivre, je dois préciser que nous étudions en ce moment la tragédie de Racine en cours de français. Je passe tellement de temps à lire des vers qu'il m'arrive de trouver cela normal. Mon cerveau et ma langue se mettent à s'exprimer comme dans un livre. Surtout en période de stress. Je ne sais pas pourquoi.

Je dois faire une réaction allergique au XVII^e siècle.

– Lulu, il faut que je te parle, m’a annoncé Fatou ce midi-là.

Elle était assise sur notre banc comme une princesse, son sandwich sur les genoux et une bouteille d’eau à la main.

À vrai dire, après cette phrase d’introduction, elle ressemblait soudain beaucoup moins à une princesse. Plutôt à un juge qui va rendre son verdict. Et plutôt le genre de juge qui provoque un tremblement de terre en cognant son marteau en bois sur le bureau et en poussant un retentissant « COUPABLE » ! Or là, l’accusé, c’était moi. Ce n’est vraiment pas le moment que je préfère dans un procès.

Quand quelqu’un prononce les mots « Il faut que je te parle », c’est toujours grave. C’est toujours pour annoncer une mauvaise nouvelle.

D’après mon expérience, ces mots sont utilisés par :

- Les profs en fin de trimestre avant de convoquer vos parents
- Vos parents qui rentrent à la maison après avoir été convoqués par le prof

- Les docteurs qui doivent vous annoncer que vous avez une maladie mortelle (sans doute causée par la convocation ci-dessus)
- Et, bien sûr, une fille quand elle vous quitte.

Ce qui était mon cas puisque je n'ai pas été collé récemment et que je n'ai pas passé d'examen médical.

J'ai donc su tout de suite que c'était la fin et j'ai regardé les chewing-gums écrasés sur le gou-dron de la cour pour trouver une sortie de secours et un peu de courage. Ça faisait comme des étoiles gris clair dans un ciel gris foncé. Je suis resté silencieux ; je ne voyais plus ni Fatou ni personne d'autre autour de moi. J'étais trop préoccupé par la nouvelle qui venait de s'abattre sur mes épaules et par les mots qui tournaient dans ma tête :

*Abrège mes souffrances, ô Fatou bien-aimée !
Enfonce ton poignard dans mon cœur délaissé.
Que désormais le vent, ses fureurs et ses pièges
Te guident vers l'amour aux portes du collège !*

*Laisse donc ton Lucien, ne lui dis plus « Je t'aime »
Et ouvre tes beaux bras à un grand de troisième !*

– Lucien ! Tu rêves encore ou tu m'écoutes ?
a crié Fatou au milieu de ma crise d'alexandrins.

– Oui, bien sûr, je t'écoute, ai-je dit sans avoir
la moindre idée de ce qu'elle attendait de moi.
Tu peux me parler, je suis tout ouïe.

J'ai dit à Fatou que je l'écoutais, mais c'était
faux. Tout ce que je pouvais faire, c'était conti-
nuer à pleurer intérieurement sur mon malheur
et à me demander comment j'allais y survivre.

Dès le début de mon histoire avec Fatou j'ai
pensé à la fin. Je n'avais aucune envie que ça
s'arrête évidemment, mais une voix me disait
que le bonheur ne dure pas éternellement. En
revanche je ne pensais pas qu'il était de si courte
durée. J'avais à peine eu le temps d'y goûter
qu'on me l'enlevait. On m'avait mis en appétit,
on m'avait fait saliver sur des belles promesses de
vie à deux et j'étais brutalement mis à la porte.
Fatou ne renouvelait pas ma période d'essai ;

j'étais viré, licencié sans préavis, au chômage de l'amour, et sans toucher le Revenu de Solitude Amoureuse. Je devais me préparer à l'exclusion sociale, à la dégringolade dans l'enfer du célibat, à la honte publique et aux moqueries dans la cour du collège. Et qu'allaient dire mes parents ? Et mamie ? Mamie qui était si contente de me voir épanoui et heureux, mamie qui voulait déjà préparer pour Fatou et moi un mariage hippie plein de fleurs colorées, de patchouli et de graines germées. Et qu'allait penser de moi mon vieux Croûton ? J'allais décevoir le monde entier et, bien sûr, j'allais finir ma vie seul, car les gens s'imaginent que le malheur est contagieux.

La voix insistante de Fatou m'a fait revenir au réel :

– Alors voilà, je te fais une proposition et tu me réponds franchement par oui ou par non. Ça pourrait changer beaucoup de choses entre nous, mais j'ai bien réfléchi. C'est une décision que je ne peux pas prendre toute seule. J'ai besoin de ton avis.

Mes soupçons se confirmaient. J'étais bloqué,

je n'entendais pas la suite. J'étais un menhir sourd, aveugle et muet. Je me suis tu et j'ai fait ma tête de cocker.

Pendant mon silence têtue, j'ai regardé passer devant nous trois lycéens qui nous ont détaillés de la tête aux pieds.

– Alors les Gremlins, on découvre l'amûûûûr ? a ricané le plus laid d'entre eux.

– Tu parles, a enchaîné un de ses copains appareillé des incisives aux molaires, à leur âge ils en sont à peine à se tripoter les doigts de pied en regardant *Twilight* !

– C'est qui ces Clearasil ? m'a demandé Fatou toujours pleine d'à-propos et de délicatesse.

Je n'ai pas répondu. J'ai haussé les épaules d'un air un peu paumé et je les ai regardés s'éloigner lentement mais sûrement.

Je les ai regardés avec un mélange de pitié et d'envie. Je me suis concentré sur leurs silhouettes. J'ai observé leurs gestes.

Le monologue de Fatou s'est évanoui dans le brouhaha autour de moi et j'ai tendu l'oreille vers les trois garçons de seconde. J'ai attrapé des

bribes de conversation de grands, des blagues que je n'avais pas le droit de partager, des dialogues incompréhensibles pour moi.

Je sais, ça peut paraître bizarre et je prends le risque de passer pour un traître à ma cause en avouant cela, mais je me dis parfois que j'aimerais bien être l'un d'entre eux. Même s'ils ont l'air de parfaits abrutis et même si Fatou leur trouve les surnoms les plus humiliants du système solaire. Il y a certainement un tas d'inconvénients à être lycéen, mais il y a aussi beaucoup d'avantages. Ils ont un je-ne-sais-quoi de plus que nous. De plus que moi en tout cas. Est-ce dans leur façon de marcher ? Ou dans cette manière de se ficher du monde entier ? Leurs rires sont peut-être forcés et leurs blagues crétines, n'empêche j'aimerais bien avoir l'air aussi à l'aise.

Est-ce que tous nos complexes disparaissent comme par enchantement le jour de la rentrée en seconde ?

Est-ce qu'un été suffit à transformer les petites choses invisibles que nous sommes en stars du lycée ?

Je me fais sans doute des illusions. Une fois rentrés chez eux, ces shérifs doivent faire leurs devoirs comme tout le monde et mettre le couvert sans discuter. Mais tout de même, rien qu'une journée, juste pour voir ce que ça fait de la tête aux pieds, je me glisserais bien dans leur peau.

Si j'avais dit tout haut ce que je pensais tout bas à cet instant précis, j'aurais été bon pour la pendaison publique. Car selon le Code du Collégien, je dois être fier de pas être un de ces crétins du lycée d'à côté. Pourtant, dans un an et demi, je serai au lycée, et quelque chose me dit que le Code du Lycéen m'obligera à cracher sur les collégiens de Rosa Bonheur, à ricaner des amoureux qui déjeunent dans le petit parc.

Bon, avec tout ça, je m'étais encore éloigné de l'actualité du jour et Fatou semblait s'impatienter.

En tout cas son sandwich commençait à faiblir sous les assauts de ses doigts nerveux. Quand la mayo se fait la malle il est temps d'agir.

– Mais qu'est-ce que tu as à les regarder ?
a insisté Fatou. Tu les connais ?

– Peu importe qui sont ces types, ai-je dit d'un air très concerné. On n'a qu'à les ignorer.

– Ce que tu sembles ignorer le plus, c'est que je viens de te parler de quelque chose qui nous concerne et que j'attends de toi une réponse, mon coco.

« Mon coco » est assez rarement employé par Fatou. C'est en général une sorte de signal d'alarme que l'on peut traduire par : « Tu commences à me chauffer grave et j'apprécierais que tu sois un peu plus attentif. Si tu continues, tu risques une scène de ménage publique à cent vingt décibels. »

Il faut vite apprendre à décoder certains signes chez une fille. C'est le seul moyen de rester avec. Surtout avec Fatou. Elle a du tempérament, comme dit mamie. Notre histoire d'amour l'a beaucoup calmée, mais Fatou a quand même été la terreur du collège pendant de nombreuses années. C'était la première à retrousser les manches et les babines pour se battre. Quand je parle de se

battre, je fais allusion à de grosses bastons avec œil poché, genoux en sang, cheveux arrachés, ongles cassés, vêtements déchirés et mentons déboîtés. Cette image de ma bien-aimée relève pour moi aujourd'hui de la science-fiction. Sauf quand elle m'appelle « mon coco ».

Là, je sais que c'est grave.

Inutile de préciser qu'il était hors de question de répondre par « ma cocotte ». Ç'aurait été une déclaration de guerre. Ou un arrêt de mort. Bref, rien de très agréable.

— Si, si, j'ai entendu, lui ai-je répondu du tac au tac. Et j'ai très bien compris de quoi tu veux me parler. Seulement je trouve que c'est un sujet grave et que ce n'est pas le moment le mieux choisi. On est là, assis sur notre banc avec nos sandwichs au milieu de la foule, on planche dans deux heures sur le plus-que-parfait dans la langue de Shakespeare en salle B5, et toi tu voudrais qu'on aborde cette question en deux temps trois mouvements? Non, franchement, je ne te suis pas. Je crois qu'on devrait remettre ça à plus tard. Par exemple demain, qu'est-ce que tu en dis?

Mais, au moment où Fatou ouvrait la bouche pour répondre, un miracle s'est produit : j'ai été sauvé par Laly et Sandra, les deux meilleures amies de Fatou qui sont également sans doute les deux filles que je peux le moins supporter au monde.

Elles se sont lancées dans un cérémonial de bisous, de kikous et de piailllements qui m'a mis dans une joie exceptionnelle. Habituellement, quand j'entends ces sons aigus sortir de leurs gosiers, je suis à deux doigts du meurtre au premier degré. Prêt à tuer. Mais là, j'étais heureux. Heureux et soulagé. Et lâche aussi, oui, je sais. Au moins, ma mise à mort était reportée. J'avais encore quelques heures devant moi avant la sentence finale de la juge Fatou.

Pendant cette cacophonie j'ai laissé mon regard se perdre parmi les nigauds de l'autre bout du parc, les lycéens, les grands, les heureux bou-tonneux. Ils ne se rendent pas compte de leur chance, ils ne connaissent pas leur bonheur. Moi aussi, je veux des spots sur le visage ; moi aussi, je veux un duvet ridicule entre le nez et les lèvres ;

moi aussi, je veux que ma voix fasse trembler les arbres et les filles. Moi aussi, je veux faire chavirer tout ce qui bouge et marquer un panier quand je jette une boulette de papier dans la poubelle. Ces gars ont l'air de connaître la vie instinctivement. Ou plutôt, on dirait que la vie les attendait, qu'il ne manquait plus qu'eux dans le paysage. Ce paysage, je ne m'en sens pas absent, j'ai juste l'impression d'y être de trop.

Mais il me fallait revenir au réel, affronter mon destin et faire preuve de courage.

Et c'est ce que j'ai fait :

– Bon, les filles, je vous laisse. Je dois retrouver Croûton pour réviser un truc, ai-je dit en me levant.

– OKAAAAAY, ont répondu Laly et Sandra en chœur.

Fatou s'est contentée de me regarder.

« Fatou s'est contentée de me pulvériser du regard » serait plus proche de la vérité. On ne la lui fait pas. Elle me connaît. Elle a très bien vu que j'étais en train de fuir, que je profitais de la

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection NEUF

J'aime pas le lundi

Mercredi gentil

Le retour du jeudi

Collection MÉDIUM

Tous les garçons et les filles

Meilleur ami

La cinquième saison

(recueil de nouvelles collectif)

© 2012, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mai 2012

ISBN 978-2-211-22779-7